LES CLOCHES

La recherche des cloches a été « l'événement local » du dernier été qui a placé Saint-Antonin au centre de l'actualité, comme en témoigne l'article « à la une » du journal « LA DEPECHE » du 25 Juillet.

Rappelons, pour nos lecteurs, la chronologie des faits :

20 Juillet. — Nos jeunes et nouveaux compatriotes Patrick ALLAN et David BRUNO qui, depuis deux ans, ont entrepris de restaurer une maison abandonnée de la rue Guilhem Peyre, découvrent, sous une brique du dallage du fond d'un placard, dans une cavité, un petit étui de 55 × 80 mm formé par une feuille de parchemin pliée en deux et cousue au fil blanc sur trois côtés. Ils ouvrent l'étui et en retirent, pliee en seize, une feuille de papier souillé d'huile et de poussière grasse. La feuille dépliée, ils déchiffrent le texte que l'on peut lire sur le cliché ci-contre.

23 Juillet. — 10 heures. Monsieur le Maire est informé de la découverte et de l'intérêt du document.

15 heures. Deux spécialistes, avec leurs détecteurs, sondent à l'endroit précisé par le document. Les indications fournies par les appareils restent vagues. Il faut fouiller.

25 Juillet. — Le journal « LA DEPECHE » annonce, un peu prématurément : « Sensationnelle découverte à Saint-Antonin Noble-Val ! ».

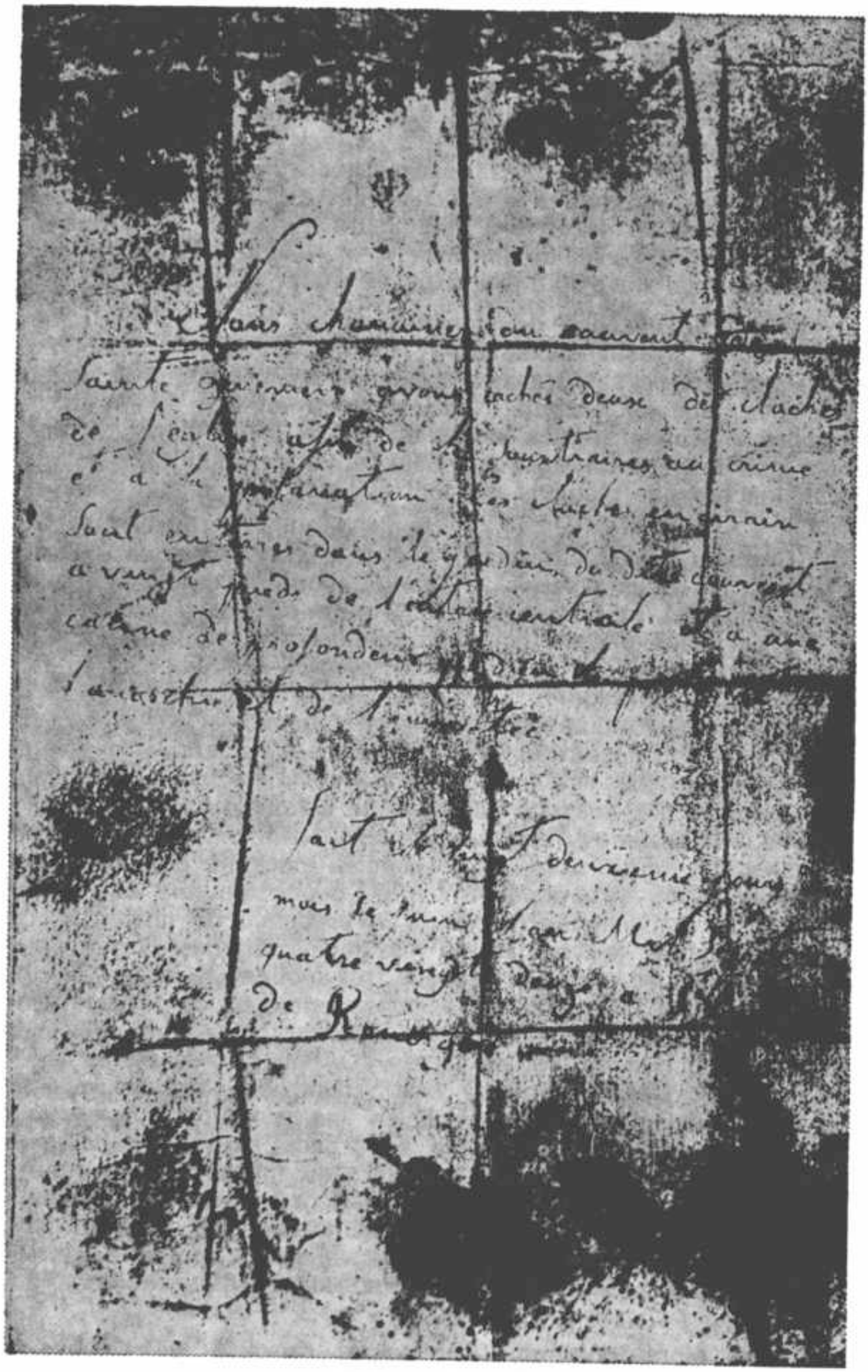
26 Juillet. — Mise en place de la pelle mécanique.

27 Juillet. — On creuse sous le regard des autorités locales et d'une foule de curieux Saint-Antoninois et étrangers qui commentent, supputent ! Rien. Certains espèrent toujours, proposent de creuser ici, ou plutôt là. Les esprits forts ironisent.

29 Juillet. — Le trou est énorme : on atteint le terrain vierge. Nouvelle recherche par les spécialistes rappelés... Les cloches ne sont pas là.

20 Juillet. — On cherche ailleurs. Vainement.

1er Août. — Il faudra combler le trou. Décidément, les cloches ne sont pas là. Déception de beaucoup. Triomphe de quelques uns : « On vous l'avait bien dit ».



Pour répondre aux nombreuses interrogations, pour essayer d'atténuer la déception de beaucoup, il semble nécessaire d'ajouter les commentaires suivants.

Tout d'abord en ce qui concerne l'authenticité du document, — que met en cause, méchamment, l'auteur de la lettre anonyme publiée ci-après — elle ne fait, à mes yeux, aucun doute. Qu'on examine, avec un peu d'attention, l'état de l'étui et du papier au moment de la découverte, la qualité du papier, la forme de l'écriture, la syntaxe et le vocabulaire employés et on sera convaincu qu'il ne s'agit pas d'un document apocryphe.

Quant à l'absence de signature, il est compréhensible que les chanoines responsables du « rapt des cloches » n'aient pas pris le risque de se dénoncer aussi naïvement en cas de découverte de leur déclaration. Nous sommes en Juin 1792 et les nombreux ecclésiastiques vivant encore à Saint-Antonin, sentent bien que le vent tourne contre eux et, sans doute, le souvenir reste encore des mauvais moments passés à la fin du seizième siècle.

Certains s'étonnent aussi, que les chanoines aient pu déménager les deux cloches — les plus petites sûrement — en toute impunité et les enterrer en toute sûreté. Il est évident qu'ils ont bénéficié de complicités dans une ville restée très réservée à l'égard de la révolution, comme en témoigne le fait que le seul noble de la commune ait longtemps commandé la Garde Nationale et appartenu au corps municipal jusqu'à la fin de 1792. Le fait aussi que la totalité des ecclésiastiques présents en 1789 (chanoines, moines et prêtres séculiers) vivaient encore en ville dans des maisons particulières et que deux d'entre eux : LASAUSSE ancien prieur curé et MANTE chanoine, habitent toujours, en toute tranquillité, l'ancien couvent des cy-devant génovéfains, où se trouvent installés depuis peu, le secrétaire-greffier de la commune, parent d'un prébendé du chapître. Les mesures contre les nobles et les ecclésiastiques n'ayant pas prêté serment ne seront prises que très mollement, et sur l'ordre énergique de l'administration départementale et du représentant en mission Bô, que pendant les quelques mois de la terreur : elles ne toucheront que les frères JOANY, prêtres réfractaires, et le comte Claude-Marie de Lastic dont les deux fils avaient émigré. Dans un tel climat, et avec une administration communale très catholique, composée en grande partie des hommes de « l'ancien régime », qui retardera au maximum l'inventaire, puis la livraison des objets d'or et d'argent servant au culte, puis les rampes en fer des couvents, puis la descente et la livraison de toutes les cloches, on peut admettre que la « mise à l'abri » des deux cloches ait été facilitée, sinon officieusement encouragée.

Mais alors, pourquoi n'a-t-on pas retrouvé les cloches ? A cette question, on ne peut donner que deux réponses :

— Ou bien elles ont été exhumées,

— ou bien elles ont été ensevelies ailleurs.

Il est tout à fait possible qu'elles aient été exhumées. La période révolutionnaire, la « Terreur » si l'on veut, a duré quelques mois seulement, et nous savons que le 23 vendémiaire an IV (octobre 1975), le culte catholique était célébré, à nouveau, par les frères JOANY anciens prêtres réfractaires, dans l'ancienne église qui n'avait donc servi que pendant un an et demi pour le culte de l'Etre suprême et de la Raison.

Il n'y avait que trois ans qu'on avait enterré les cloches et la plupart des chanoines sont encore là. Il n'est guère pensable qu'elles aient pu être volées. Ce qui est sûr, c'est qu'elles ne se trouvent pas dans le clocher actuel où la plus ancienne date de 1832.

Elles ont pu être enterrées ailleurs et, dans ce cas, où ? Il est question dans le document, du jardin des chanoines. S'il s'agit du « jardin à la française » attenant au couvent, les précisions données par le document interdisent toute erreur de sondage.

Mais les chanoines possédaient un autre jardin, très vaste où vivait leur jardinier RAUZET dans le bâtiment qui est aujourd'hui le presbytère. Ce jardin occupait le site de l'ancienne abbaye où se trouvent aujourd'hui la maison de retraite, l'école maternelle et ses cours, le presbytère et sa cour, la salle des fêtes, partie du Boulevard des Thermes et la place du monument au mort. De quel jardin voulaient-ils parler ? du parterre, comme ils le désignent quelquefois, ou du jardin potager ? Mystère. En tout cas, voilà une autre piste ouverte aux radiesthésistes et détecteurs spécialisés. Il reste alors à situer exactement l'entrée centrale, point de repère décisif.

Tous les amis véritables du Vieux Saint-Antonin sauront gré à Monsieur le Maire d'avoir pris, sans hésiter, la décision d'entreprendre ces recherches, même si elles ont été infructueuses. On souhaiterait qu'en d'autres temps et en d'autres lieux, les responsables aient agi ou agissent avec une pareille déterminaton. L'archéologie et l'histoire y auraient beaucoup gagné.

Quoi qu'il en soit, l'épisode des cloches aura fait renaître, pour un court été, la conscience collective des Saint-antoninois, toujours sensibles à la légende des cloches dites d'or ou d'argent dont on a déjà parlé dans nos bulletins de 1957 et de 1974.

EPILOGUE N° 1

Le 12 Novembre 82, au courrier, cette lettre rédigée d'une écriture appliquée et dont l'orthographe savamment fautive est respectée.

« Un jour à Saint-Antonin

« Société des amis du vieux Saint-Antonin
« Monsieur le Président.

« Confondre un document écrit il y à deux mois avec un par-
« chemint ecrit il y à deux siècles n'est pas à la portée de
« tout le monde. Il est vrait que vous n'êtes qu'un vulgaire
« instituteur.

« Dans l'avenir vous pourrez vous passer de mon argent, je
« ne voudrais pas aider les très bonnes blagues à se multiplier.
« S'il y à des cloches sous la mairie, c'est tout à fait par hazard,
« s'il y en a dans la mairie, celà est normal.

« P.S. Afin que je ne sois pas le seul à rigoler, des photocopies
« vont tomber dans les rues de notre village qui se meurt avec
« vôtre aide et vôtre accord . »

N.B. - Notre associaton se passera fort bien de « l'argent » de ce prétendu adhérent, expert en cryptographie.

Personnellement, j'espère que la considération portée à son écrit permettra à ce courageux anonyme de libérer un peu du trop plein de sa bile et de retrouver partie d'un équilibre mental apparemment fort compromis.

Georges JULIEN